Réévaluation du site de Vohémar : ouverture à d'autres hypothèses

En guise de préambule

Claude Allibert et Jean-Aimé Rakotoarisoa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/1128>

DOI : 10.4000/oceanindien.1128

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 7-12

ISBN : 978-2-85831-199-6

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Claude Allibert et Jean-Aimé Rakotoarisoa, « Réévaluation du site de Vohémar : ouverture à d'autres hypothèses », *Études océan Indien* [En ligne], 46-47 | 2011, mis en ligne le 03 mars 2013, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1128> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1128>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Réévaluation du site de Vohémar : ouverture à d'autres hypothèses

En guise de préambule

Claude Allibert et Jean-Aimé Rakotoarisoa

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'orthographe du mot peut être débattue. En effet, les accents n'existant pas en malgache, on est en droit d'écrire ce nom « Vohemar ». Toutefois, pour les Malgaches, le vrai nom de la ville est Iharana. Le mot « Vohemar » est un dérivé du nom du sultan Bimar, terme transformé en « Bimaro » par les premiers Européens, puis « Vohémar ». Le comité scientifique du numéro de la revue a donc décidé de laisser à chaque auteur le choix de l'orthographe.

- 1 Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que les dernières fouilles à large échelle ont été effectuées à Vohémar et rares ont été les publications sur ce site depuis 1971, date de l'ouvrage de Vernier et Millot.
- 2 Une double incitation fut à l'origine de cette reprise d'étude et de cette livraison. Tout d'abord, l'effet produit par le développement de la recherche archéologique et les fouilles voisines aussi bien à la côte orientale d'Afrique, dans l'archipel des Comores que sur la Grande Ile. Ensuite, par l'élargissement, comme le montre cette livraison, du nombre de chercheurs ayant porté leur attention sur ce site.
- 3 En réalité, la lecture des communications que nous livrent les différents auteurs de ces articles nous montre qu'il y avait un besoin de réévaluation du site, aussi bien de lui-même que du contexte archéologique dans lequel il s'inscrit. C'est pourquoi il nous a paru important d'ouvrir le champ d'études à la fois dans le temps et dans l'espace selon des cercles concentriques de plus en plus larges.

Vohémar n'est pas née de rien. Un millénaire d'occupation humaine de la côte nord-est et des zones voisines l'a précédé. Dès le IX^e siècle, Madagascar apparaît bien comme un carrefour pluriculturel et les sépultures de Vohemar en sont, pour une époque

comprise entre le ^{xiii}e et le ^{xvii}e siècle, l'illustration formelle. N. Martin s'attache à tenter des filiations typologiques avec les poteries du pourtour de l'océan Indien, Zhao Bing en étudie les poteries Ming chinoises, B. Rasoarifetra les perles et leur provenance, Ch. Radimilahy le tissage, Amigues nous fait découvrir la présence de porcelaines espagnoles probablement laissées à l'occasion du passage d'un navire européen. Les auteurs portugais apportent le témoignage de leur présence, comme le montre également le *Kitāb-i Bahriyye* de Piri Re'is au début du ^{xvi}e siècle, en abordant les mouvements à partir des Comores et du monde arabe (Allibert). La présence des céramiques Ming dans la totalité de cet espace, particulièrement notoire dans les sépultures de Vohémar, pose le problème non seulement du lieu de fabrication (Zhao) mais aussi de diffusion à partir de Srivijaya pour une époque plus ancienne (Qin Dashu *et al.*).

- 4 La grande représentation des porcelaines chinoises Ming relance la question des auteurs de cette diffusion. Certes, Gervase Mathew n'avait-il pas déclaré (1963 : 110, note 2) :

A number of Chinese coins from 713 to 1201 have been recorded from Somalia, a few from Zanzibar were recorded in 1939; two were found in Kisimani in the Mafia islands in 1954. The most considerable find, the hoard of 176 Chinese coins found at Kajengwa in 1945, cannot have been buried until after 1265.

- 5 Kuei Sheng Chang, dans un article intéressant (1970), insista sur la connaissance obtenue par les Chinois auprès des Arabes présents à Canton, laissant ainsi entendre que ce savoir est principalement importé.
- 6 Teobaldo Filesì (1972 : 72) reprenant Duyvendak (1947), de son côté, déclare :

Even under Yung-lo, China's direct traffic with Africa was not so active or consistent as that between Africa and the rearer and more interested peoples of the Arabian peninsula and the Persian gulf. So far as is known at the present, no cohesive Chinese community at that time took up [Kuei-sheng chang 1974] permanent residence in the inhabited centres of Africa's eastern coasts ...

et plus loin :

Apart from some coins, some porcelain and some fragments of Chinese pottery, the sporadic maritime contacts of former times and in particular those organised with such éclat by Zheng He have left few visible traces.

- 7 Pourtant, récemment, dans un contexte contemporain où l'Afrique s'ouvre à la Chine et que celle-ci s'intéresse aussi au continent noir, tout se passe comme si une réévaluation de cette présence chinoise aux franges du continent était envisagée. Les grandes expéditions de Zheng He (v. Pelliot 1933), musulman chinois, dont le chroniqueur Ma Huan donne l'historique jusqu'à Malindi¹, n'évoque pourtant pas une navigation jusqu'à Madagascar. Certes, les fouilles de Qin Dashu viennent confirmer le texte de Ma Huan à Mambui. Des tessons *longquan* et une pièce de monnaie frappée de l'époque de l'empereur Yongle témoignent de la présence d'artefacts chinois au ^{xv}e siècle. Rien d'étonnant à cela : des poteries Tang, dès le ^{ix}e siècle, puis Song figurent tout le long de la côte africaine, les Comores et le Nord-Ouest de Madagascar. Elles ont pu y être déposées occasionnellement par les Chinois, mais plus logiquement par les Arabes, comme le disent les textes, et pourquoi pas, par les Austronésiens du Srivijaya (Qin Dashu *et al.*).
- 8 La possible ou supposée influence chinoise à Vohémar, si on n'en retient pas la preuve avérée d'une authentique présence humaine, repose sur la grande ressemblance entre les marmites à trépied en chloritoschiste et certaines poteries chinoises (Schreurs *et*

al.). En effet, cette esthétique des bronzes à trépied commencée fort tôt en Chine et qui s'est poursuivie à travers les siècles semble avoir influencé les artisans de Vohémar.

- 9 Ce n'est donc pas seulement la présence d'un grand nombre de céramiques Ming dans les tombes de Vohémar qui incite les auteurs à y voir une influence de la Chine, mais cette esthétique foncièrement sinisante. De surcroît, la ressemblance avec le contenu des sépultures philippines (fouillées à Santa Ana, aujourd'hui un faubourg de Manila/Manille), ressemblance déjà évoquée par Vernier et Millot, présentant des offrandes de poteries chinoises de l'époque Ming, est évoquée (Schreurs *et al.*). Il s'agit effectivement de pratiques identiques que l'on retrouve en d'autres lieux. La présence en abondance de poteries chinoises dans ces tombes pourrait faire croire qu'il s'agit de sépultures chinoises, ce qui n'est pas garanti. Elles pourraient toutefois bien correspondre à des apports austronésiens imprégnés de coutumes religieuses chinoises. Il importerait de généraliser ces études à d'autres sites, par exemple aux îles Sulawesi (Indonésie), à Mindanao, à Surigao (Visayas) aux Philippines et en Malaisie.
- 10 L'industrie du chloritoschiste a naturellement retenu l'attention de certains contributeurs. Nous avons jugé utile de reproduire une partie de la thèse de Pierre Vérin sur la répartition des carrières et gisements. La diffusion de ce matériau jusqu'à l'Afrique orientale, du Kenya au Mozambique, plus ou moins régulière et conséquente, trouve son origine non seulement aux alentours de Vohémar, mais jusqu'au Sud-Est de la Grande Ile (Griffin). Cette diffusion commença dès le IX^e siècle en Afrique, aux Comores et dans Madagascar. Il est probable que le prétendu « *fragment de vase de terre façonné au tour de potier dont les formes et la pâte diffèrent de celles connues aujourd'hui à Madagascar* » (Milne-Edwards 1895 : 10 ; cité dans Chanudet 1975 : 148) trouvé autrefois sur le site de sub-fossiles de Belo-en-mer soit un tesson de chloritoschiste.
- 11 L'un d'entre nous (Allibert sous presse) a relevé sur les sites plus anciens que le XIII^e ou XIV^e siècle (en particulier des IX et X^e siècles) la présence de fonds de marmites en chloritoschiste dont aucun ne présentait de départ de tripode. Sa première conclusion fut que cette absence était due à l'extrême fragilité de ces pieds qui aurait conduit leur fabricant à ne pas en mettre. Une étude attentive des restes de marmites en chloritoschiste, sur les sites de Bagamoyo et de Dembeni à Mayotte, lui a permis d'arriver aux constats suivants : le diamètre de ces récipients indiscutablement de cuisine (qui présentaient sur la partie extérieure du fond des traces de charbon de bois et de noir de fumée), systématiquement sans trépied, allait de 30 à 80 cm, la moyenne étant nettement supérieure à 30 cm. En revanche, les marmites de Vohémar dans les tombes, positionnées d'une façon presque toujours identique, ne dépassent pas 30 cm de diamètre et n'ont pas servi à la cuisine. Elles ont toutes des trépieds. Tout se passe comme si l'intention préluant à la fabrication et à l'usage de ces marmites avait changé en vue d'une autre fonction sous une influence culturelle nouvelle.
- 12 Par ailleurs subsiste le problème de l'origine du *lambomasina* (ou *vatomasina*), lui-même taillé dans un bloc de chloritoschiste, que les premiers Européens ont désigné sous le nom d'« éléphant » sans raison véritable. Allibert² a relevé (après Molet *et al.* 1956 : 274 ; Detjen 1998), en Chine, une étroite ressemblance avec une représentation animalière possédant, elle aussi, des ouvertures sommitales consacrées aux offrandes d'alcool de riz. Toutefois, deux millénaires séparent cet objet chinois du *vatomasina* malgache, ce qui rend bien incertaine une filiation.. Mais on voit mal comment, aux dires des populations locales en pays antambahoaka, ces niches auraient pu servir

d'emplacement pour conserver les *sorabe* (livres sacrés), dans un animal portant le nom de *lambo* (sanglier), profondément impur chez les musulmans.

- 13 La plus grande question à laquelle les anthropologues sont confrontés à Vohémar est l'absence d'habitat. Il nous est donné (par Mayeur) une description malheureusement tardive de la zone au XVIII^e siècle, et Flacourt, au XVII^e siècle, n'évoquait que superficiellement l'existence de cette ville, le nord-est de Madagascar n'ayant pas été visité par les Français, comme l'indique sa carte³. Il est donc impossible de s'appuyer sur l'étude de la ville qui, selon la tradition orale, aurait disparu à l'occasion d'un cyclone ou d'un raz-de-marée. Une étude (Preusser *et al.*) relevant de la géographie et de la géologie de la zone orientale de Madagascar pose le problème de la disparition d'un habitat qui ne laissa que ses sépultures.
- 14 Si nous ne savons rien de l'origine des anciens habitants de Vohémar, les Rasikajy, les hypothèses restent multiples. Certains d'entre nous y voient une influence chinoise (Schreurs *et al.*), d'autres restent attachés au fort rôle joué par les migrations arabes (Allibert). Il ne faut pas négliger les marqueurs islamiques rencontrés : orientation des tombes, bols chinois utilisés comme *kofia* (calotte portée par les musulmans), niches latérales dans la tombe, présence de verres venant de Perse. Sans doute s'agissait-il de populations diverses à l'image de la variété d'apports commerciaux arrivant dans ce port. Par ailleurs, de grosses plages d'ombre subsistent quand on évoque la présence des cuillères en nacre (sans parenté connue hors l'Océanie) et les miroirs de caractère chinois ancien mais que l'on retrouve tout le long de la route de la soie jusqu'en Perse. Ils auraient emprunté l'une ou l'autre voie de communication, terrestre via la Perse ou maritime.
- 15 Les spécialistes de l'anthropologie funéraire n'ont pas encore réellement étudié les pratiques de cette population par manque d'informations solides. Si la position des corps renvoie à l'islam, la présence de tout ce matériel associé l'en écarte. D'autres points restent à analyser : la position de cuillères en nacre placées derrière les vertèbres cervicales, sous le menton ou en avant du thorax, le rôle des marmites sens dessus dessous au pied du corps, légèrement surélevées par rapport au corps, la fonction des diverses perles, le rôle du miroir (talismanique ?) placé devant la bouche, autant de choses qui, vraisemblablement, constituent un tout dans la pratique funéraire des Rasikajy.
- 16 La question principale est donc de comprendre l'origine et la nature de cette civilisation, de cette société totalement pluriculturelle. Les rares études d'anthropologie physique ont pu affirmer la diversité des apports qui la constituent et qui se métissent. Ainsi, les marmites en chloritoschiste pourraient être la synthèse d'une pratique technologique diffusée fort tôt du monde arabe, mettant à profit l'existence de carrières de chloritoschiste sur le sol malgache et développant une esthétique sinisante (dus à la présence d'artisans chinois ou à celle de potiers ayant subi l'influence de la Chine). Question ultime : ses poteries Ming furent-elles apportées par les Chinois ou par des populations en relation commerciale avec eux et ayant pu subir leur influence culturelle ? Des études ADN sur les populations qui se revendiquent des Rasikajy pourraient lever le voile en partie.
- 17 On comprend dès lors l'urgence de recherches futures, sur le terrain comme dans les collections nationales ou privées. L'analyse du chloritoschiste (Serneels), l'étude des carrières et du type de métallurgie utilisée à Vohémar, la lecture des pratiques funéraires seraient aujourd'hui sans doute encore possibles, même si l'on peut redouter

que le site ait été mis à mal. Une visite en 1998 de l'un d'entre nous laisse penser qu'il y restait alors quelques rares zones non encore violées.

VERNIER E. & MILLOT J., *Archéologie malgache, comptoirs musulmans*, catalogue du Musée de l'Homme, série F (Madagascar), Paris, Muséum national d'histoire naturelle.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLIBERT C., 2012, « Les réseaux de navigation du début de l'ère chrétienne au XVI^e siècle. Rencontre de populations, échanges commerciaux et matrimoniaux, concurrence à l'ouest et à l'est de Madagascar », Actes du séminaire de recherche *Autour du Périple de la mer Érythrée*, Université Lyon 2 – CNRS (ANR MeDian), Maison de l'Orient et de la Méditerranée, déc. 2010, *Topoi Orient – Occident Supplément* 11, p. 341-357.
- Catalogue Shaanxi History Museum*, éd. Yin Shengping, Associate Editor Li Xixing published by Shaanxi People's Art Publishing House and Educational and Cultural Press, H.K.
- CHANUDET C., 1975, *Conditions géographiques et archéologiques de la disparition des sub-fossiles malgaches*, mémoire de maîtrise, Université de Bretagne occidentale, Faculté des lettres et sciences sociales de Brest, 323 p., 33 p. bibliogr.
- DETJEN T., 1998, *Le vatomasina chez les Antambahoaka à Ambohitsara, district de Mananjary, côte est de Madagascar. Supplément : la concordance d'un sanglier en bronze, déterré en Chine, avec le sanglier de pierre à Madagascar*, manuscrit non publié.
- DUYVENDAK J.J.L., 1947, *China's discovery of Africa*, Lectures given at the University of London (22-23 janvier 1947), London, Probsthain.
- FILESI T., 1972, *China and Africa in the Middle Ages*, translated by D.L. Morison, London, Frank Cass (éd. italienne 1962).
- FLACOURT E. de, 2007, *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, édition annotée, augmentée et présentée par Claude Allibert, Paris, INALCO-Karthala (1^{re} éd. 1658).
- FOLCH D. (ed.), 2008, *Els grans Viatges de Zheng He. Les expedicions marítimes de la Xina del segle XV*, catalogue de l'Exposition du Museu Marítim, Barcelona (version anglaise : pp. 205-239).
- KUEI-SHENG CHANG, 1970, "Africa and the Indian Ocean in Chinese Maps of the 14th and 15th centuries", *Imago Mundi*, n° 24, p. 21-30.
- KUEI-SHENG CHANG, 1971, "The Ming Maritime Enterprise and China's Knowledge of Africa Prior to the Age of Great Discoveries", *Terrae Incognitae*, pp. 33-44.
- KUEI-SHENG CHANG, 1974, "The Maritime Scene in China at the Dawn of Great European Discoveries", *Journal of the American Oriental Society*, vol. 94, no 3, Jul.-Sept., pp. 347-359.
- MATHEW G., 1963, "The East African Coast until the coming of the Portuguese", dans : R. Oliver & G. Mathew (éd.), *History of East Africa*, Oxford, The Clarendon Press, pp. 94-127.
- MA HUAN, 1970, *Ying-yai sheng-lan: Overall Survey of Ocean's Shores.*, ed. Mills J.V.G., translated by Feng Ch'eng Chun, Cambridge University Press for the Hakluyt Society.

MILNE-EDWARDS A., 1895, « Sur des ossements d'oiseaux provenant des terrains récents de Madagascar », *Bulletin du Muséum national d'histoire naturelle* (Paris), p. 5-11.

MOLET L. & VERNIER E., 1956, « L'éléphant de pierre de Vohitsara », *Le naturaliste malgache* (Tananarive-Tsimbazaza), t. VIII, fasc. 2, p. 269-275.

PELLIOT P., 1933, « Les grands voyages maritimes chinois au début du xv^e siècle », *Toung Pao* (Paris), vol. XXX, n° 3-5, p. 237-452.

NOTES

1. . Certains auteurs comme Dolors Folch (2008 : 212) doutent même, vu l'imprécision du récit, que la flotte s'y soit rendue et pensent que la visite à Malindi fut faite par une délégation chinoise conduite par Hong Bao à bord d'un navire arabe lors du dernier voyage de 1431 à 1433.
2. . Musée de Xi-an, s.d., catalogue du musée, non paginé, sous la rubrique « bronzes », c. p. 61, légende "ox-shaped Zun, a wine vessel. The Mid-Western Zhou Dynasty (10th-9th c. B.C.), unearthed in 1961 at Qishan County, Shaanxi".
3. . Flacourt (2007 : 144) déclare : « Depuis la baie d'Antongil jusqu'au bout de l'isle, les Français n'ont point encore fréquenté. Mais j'ai appris qu'il y a une province, ou bien tout ce trait de terre et de côte de mer qui s'appelle Vohemaro, et dans la carte par le Portugais, Boamaro, où il y a des blancs dès longtemps ».